

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 52

Artikel: La ville aux escaliers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Toutes les fois que Mlle Georgette employait, devant lui, une expression vulgaire, un mot d'argot, Jean Roll tressaillait comme un musicien qui entend une fausse note. Ce que Mlle Georgette prenait pour de l'amour était, tout simplement, de la courtoisie, prévenances, égards qu'un homme bien élevé doit à une femme, quel que soit son âge.

Il y avait peut-être trace d'amour dans le cœur du « petit Roll ». Mais c'était un sentiment que Mlle Georgette n'aurait jamais pu ni comprendre ni éprouver.

Jean Roll était naturellement très bon; élevé par une mère charmante et très chrétienne, il avait appris de bonne heure que la religion n'est pas une chose morte, ensemble de formules et gestes sans expression, mais un rayonnement qui doit imprégner la vie même. L'amour du prochain était, pour lui, une réalité.

Il considérait Mlle Georgette comme sa compagne de travail, attachée à sa tâche quotidienne, peinant avec lui; fraternellement, il l'aidait. Jamais il n'aurait voulu se plaindre du travail insuffisant de la jeune fille et risquer de la faire congédier.

Par exemple, le « petit Roll », qui était malicieux, quand il arrivait chez lui en retard après avoir réparé les erreurs de Mlle Georgette, disait en riant à ses frères :

— C'est la Grande Mademoiselle qui en est cause !

Il prononçait ces mots avec emphase, comme il aurait dit la « Grande Mademoiselle », fille de Monsieur, cousine germaine du roi. Mais, au bureau, entre collègues, jamais il ne se serait permis la moindre réflexion désobligeante sur sa collaboratrice.

Mlle Georgette était moins discrète; elle plaisantait, à tout propos, la tournure, la laideur du « petit Roll »; elle prononçait ce nom avec un mépris évident; elle ajoutait :

— C'est un bêta, j'en fais tout ce que je veux !

Mais il suffisait parfois de peu de chose pour faire surgir la nouveauté, et le hasard oriente notre vie dans un autre sens.

Ce jour-là, Jean Roll était parti pour aller surveiller des travaux; en descendant l'escalier, il s'aperçut qu'il avait oublié son carnet, le précieux carnet sur lequel il notait les rendez-vous, les affaires en cours; il remonta dans son bureau et, au moment d'ouvrir la porte, il entendit la « Grande Mademoiselle » qui disait à un dessinateur :

— Le « petit Roll » ! je lui ai tourné la tête, mais je n'en voudrais pour rien au monde: il est trop moche !

Jean Roll, très correct, entra dans la pièce, prit son carnet et sortit sans paraître avoir entendu. Certes, le « petit Roll » n'avait aucune prétention; mais cette appréciation malveillante, formulée en termes aussi vulgaires, le blessa. Il déclina d'en vouloir à Mlle Georgette; mais, à partir de ce jour, il lui arriva de la laisser patauger dans ses erreurs avant de la remettre gentiment sur la voie.

Et, pourtant, Mlle Georgette, sans le vouloir, allait agir sur la destinée du « petit Roll » : quelques paroles prononcées à la légère eurent une importance insoupçonnée.

Tous les matins, à la même heure, une jeune fille entra dans le bureau, apportant des papiers qu'elle déposait sur une table, et disparaissait, silencieusement.

Jean Roll n'avait jamais, à ce moment, relevé la tête et ne se serait jamais intéressé à cette personne, si Mlle Georgette n'avait dit, un jour, après le passage de la jeune fille :

— Quelle pimbèche ! elle n'a pas besoin d'être si fière : un vrai laideron !

Alors, Jean Roll regarda Mlle Georgette et se mit à sourire : une autre créature partageait son infortune; il n'y avait pas que lui de mal bâti, sur la terre !

Le lendemain, quand Mlle Denise entra, le « petit Roll » la considéra attentivement : elle était toute petite, mince, très brune, sans grande beauté.

A partir de ce moment, Jean Roll pensa à elle; quand il avait besoin d'un renseignement, il al-

lait lui-même le demander dans le bureau voisin et, tous les matins, il s'intéressait particulièrement aux paperasses que Mlle Denise apportait. Si l'on avait dit à Mlle Georgette que son charme trop éclatant faisait valoir la distinction de cette petite fille effacée, et que son rire trop sonore donnait une grâce particulière au sourire de cette enfant, elle aurait été bien surprise.

A les considérer l'une auprès de l'autre, Jean Roll découvrait dans sa nouvelle amie tout ce qui manquait à la jolie fille: de la distinction, du tact, de la bonté, une intelligence éveillée et, surtout, il lui savait gré de sa réserve.

Et Mlle Denise découvrait aussi ce que Mlle Georgette n'avait jamais soupçonné, c'est que le « petit Roll », sans importance, sans apparence, si simple et si bon enfant, serait un jour un homme de valeur et qu'une femme qui voudrait bien se fier à lui et lui faire confiance n'aurait pas à s'en repentir. C'est ainsi que l'entente s'établit entre eux, peu à peu. Ils étaient si jeunes l'un et l'autre, et, quand on est jeune, l'amitié devient vite de l'amour !

Quand Mlle Georgette soupçonna leur idylle, elle déclara ironiquement :

— Ils sont faits l'un pour l'autre : ce serait dommage de les dépareiller !

En ne songeant qu'aux apparences, elle ne croyait pas si bien dire. Quelque chose de plus profond et de plus doux unissait les fiancés, promettant que leur amour, qui avait fleuri, un peu au hasard, ne se fanerait pas avec les années: c'était la parfaite ressemblance des âmes et des cœurs.

Léonce-Petit.

Pas de chance. — Un médecin du Haut-Valais arrive chez un de ses clients.

— Eh bien ! comment va votre malade ?

— Hélas ! docteur, il vient de mourir...

— Sapristi ! Un quart d'heure plus tôt, je gagnais trois francs.

VEGETARISME INTEGRAL

UN correspondant anonyme, mais bien intentionné, m'envoie, des bords de la Tamise, un fragment de journal en lequel je déguste des lignes savoureuses et bien britanniques.

Jugez plutôt.

La dernière réunion des végétariens anglais fut, paraît-il, empreinte d'un caractère d'intolérance plus farouche que jamais.

A la grande majorité, on répudia non seulement les personnes qui mangent de la viande ou du poisson, mais encore toutes celles qui font emploi, en vue de vêtements, ornements ou tout autres usages, de la peau, du poil, des plumes, etc., etc., d'animaux mis à mort.

— Mais le cuir ! objecta mollement un assistant. L'humanité ne saurait se passer de cuir, quand ce ne serait, voyons, que pour les chaussures.

Alors, l'un des plus fanatiques croisés se leva et, d'une voix forte, dit :

— Les chaussures de cuir ne valent rien, rien de rien ! J'en fabrique en *herbe* qui leur sont mille fois préférables.

Des chaussures en herbe ! L'assemblée n'en revenait pas !

L'apôtre reprit :

— Du reste, j'en ai apporté un certain lot, et je me ferai un plaisir d'en donner à tous ceux qui voudront bien les chauffer ici-même.

Quelques pauvres diables s'avancèrent et reçurent chacun une paire de bottines en herbe.

(Que le lecteur ne croie pas à une plaisanterie. On fabrique, en effet, depuis quelque temps, et surtout en Amérique, une sorte de substance composée d'herbe traitée d'une certaine façon, puis agglomérée, comprimée, laminée, etc.)

Les vagabonds se déclarèrent tout d'abord ravis de ces étranges godillots, mais l'un d'eux interviewé le lendemain par un de nos brumeux confrères, exprima, sur le mode amer, son désenchantement.

Récit du vagabond :

« Les bottines en herbe semblables à celles qu'on m'offrit hier sont très bonnes, très douces aux pieds et résistent fort bien à l'humidité.

« Je ne m'étais jamais senti si bien chaussé

et me jugeais, au moins en ce qui concerne les extrémités inférieures, au sommet du confortable.

« Toute la journée, donc, je marchai sans éprouver la moindre fatigue et quand le soir fut venu, ce fut plutôt par coutume que par lassitude que je gagnai ma chambre à coucher.

« Ma chambre à coucher, il faut vous le dire, monsieur le reporter, n'est pas une chambre à coucher, au sens que les gens de la bourgeoisie aisée attachent à ce mot. C'est plutôt un square (lequel, rapport aux indiscrets policemen, vous me permettez de céder l'adresse), sorte de petit parc où quelques moutons me servent de camarades de lit, si j'ose m'exprimer ainsi.

« La nuit fut bonne et, déjà, je goûtais le pur sommeil du matin, quand j'éprouvai, soudain, un intolérable chatouillement à la plante (c'est le cas de le dire) des pieds.

« Mes amis, les moutons, tranquillement, paisaient mes bottines.

« Conclusion : Les chaussures en herbe sont tout ce qu'il y a de plus recommandable, sauf pour le cas des gentlemen qui se voient contraints à partager le dortoir des herbivores. »

Tel fut le récit du *tramp*.

Ajoutons, avec infiniment d'esprit, que pareille mésaventure attend les personnes qui essaieraient de se chauffer avec des bottes de cresson.

LA VILLE AUX ESCALIERS

DANS quelques jours, les entrepreneurs commenceront la destruction du quartier de la Mercerie. Touchera-t-on aux Escaliers du Marché ?

Ce serait dommage d'en supprimer quelques marches. Le compte de celles-ci est fait et il ne faut plus changer, ni en plus, ni en moins le nombre total de 2217 marches qui se trouvent à Lausanne.

Les touristes qui visitent Lausanne, peuvent-ils monter toutes ces marches en un jour ?

— Arrangez-vous pour n'avoir qu'à les descendre.

Ce qui est possible. Qui commence ?

En comptant 17 centimètres par marche d'escaliers, nous avons le joli total de 374 mètres.

En causant. — De quoi est-il mort ?

— De la rupture d'un vaisseau...

— Voilà qui s'appelle ne pas avoir de veine.

En cour d'assises. — Le président, très grippé, ne cesse de tousser. Un gendarme le regarde d'un air attendri, puis, profitant d'une suspension d'audience, s'approche de lui et lui dit :

— Pardon, excuse, Monsieur le président, vous avez un mauvais rhume. Mais je connais un remède souverain qui m'a guéri.

— Lequel, mon ami ?

— Eh bien ! mon président, mettez des chaussettes.

LES DEBUTS D'UN REPORTER

MON ami P. A., qui s'est fait une jolie place comme reporter dans la presse, a bien souvent raconté à ses amis comment il est entré dans la carrière, et vous verrez que sa modestie ne cherchait guère à dissimuler l'humilité de ses débuts.

Lors d'un enlèvement retentissant, qui eut lieu vers 1894, — en automobile, — il fut dépêché par son journal vers la mère du galant chauffeur qui, du reste, n'était pas absolument l'inventeur de ce genre de locomotion matrimoniale, mais qu'il avait adoptée une fois de plus avec un plein succès. P. A. devait naturellement demander à la bonne dame quelles étaient ses impressions sur le geste de son fils unique, ce qu'elle pouvait dire, ce qu'elle comptait faire, etc., etc.

Voici donc notre reporter qui, d'un pas alerte, gagne la gare, prend le train et débarque dans la petite ville suburbaine où réside sa première « cliente ». Sans trop de peine, on lui indique le chemin le plus court pour atteindre la petite maison blanche aux volets verts dont on parle tant depuis vingt-quatre heures, et P. A., au bout de dix minutes à peine, sonne avec un petit tremblement nerveux à la porte de l'habitation. Un, deux, trois coups de timbre... point de réponse. Mon ami résonne à doubles coups, ayant